

## À BORD DU « QUAKER CITY » ET DE SES CONFRERES...

MARIA DO ROSÁRIO GIRÃO RIBEIRO DOS SANTOS

Universidade do Minho  
[rosario@ilch.uminho.pt](mailto:rosario@ilch.uminho.pt)

**Résumé :** Qui n'a jamais connu l'extase du voyageur qui embarque dans un transatlantique, traverse l'infinitude thalassique, s'affectionne aux ports d'escale et visite des pays étrangers qui lui renvoient l'image de l'altérité ? Qui, en effet, ne s'est jamais complu dans ce culte de l'inconnu, rendu scripturalement explicite par des récits de voyages d'aventures, de pèlerinages religieux ou de reportages journalistiques, régis par l'exotisme et le pittoresque ? Qui, finalement, ne s'est jamais délecté de la lecture de ces 'marques' typiques de voyages, relatées soit comme journal de bord, soit comme chronique littéraire, soit comme autobiographie, soit enfin comme document sociologique ? Dans notre texte voyageur, on essayera de 'capturer' l'étranger envisagé par Charles Darwin, Mark Twain et Emila Pardo Bazán.

**Mots-clés :** étranger ; image ; voyage ; exotisme

**Abstract :** Who has never felt the ecstatic pleasure of the traveller who boards a transatlantic liner, sails across the thalassic vastness, grows attached to call ports and visits foreign countries which reflect back to them the image of alterity ? Indeed, who has never surrendered to the cult of the unknown, a cult made scripturally explicit by narratives of adventurous voyages, religious pilgrimages, or news stories full of exotic and picturesque details ? Finally, who has never delighted in the pages of such travel 'certificates', written down either as a log book or a literary chronicle, an autobiographic text or even some sociology document ? We will try to capture in our traveling-text the foreigner depicted by Charles Darwin, Mark Twain and Emila Pardo Bazán.

**Keywords :** foreigner ; image ; voyage ; exoticism

## Introduction

S'il y a un concept plurisémiotique, c'est, sans aucun doute, celui d'« étranger », susceptible d'être envisagé dans une perspective intérieure ou, alors, d'étaler son extériorité. Ainsi, rappelons le poème baudelairien éponyme, qui met en scène un dialogue entre deux voix, dans lequel la deuxième, celle de l'homme énigmatique, exhibe son « inquiétante étrangeté » face à l'univers et son culte d'un idéal dont « les merveilleux nuages » sont le paradigme (1979 : 148). À vrai dire, la dialectique du *même* et de l'*autre* débouche, souvent, sur le double : faisant suite à cette affirmation, le 'phénomène' fantastique s'approprie le personnage, soit au plan physique (comme la « Vénus de l'Île »), soit au plan psychologique (« Spirite » en est un bon exemple), soit sur les deux plans enchevêtrés (Hyde et le double de Goliadkine, chez Dostoïevski, ne cessent d'être emblématiques). Dans cet ordre d'idées, tandis que Dracula, Clarimonde ou le monstre de Frankenstein affirment leur monstration ou visibilité, le Horla, étrange envahisseur, apparaît comme un être invisible, tyrannique, qui rend malade le(s) corps de son (ses) hôte(s). Cette présence étrangère<sup>1</sup> et indésirable est, également, évidente dans *Voyage autour de ma chambre* où, confiné à son espace domestique, le narrateur décide d'entreprendre un déplacement *sui generis*, dans la période où l'auteur, Xavier de Maistre, se renferme chez lui à la suite d'un duel. Ayant une durée de quarante-deux jours, ce périple, interrompu par quelques appels au lecteur<sup>2</sup> et par de tendres considérations sur Joannetti, le domestique loyal, et Rosine, la chienne fidèle<sup>3</sup>, exacerbe la conscience de la dualité du protagoniste, tiraillé entre les intérêts divergents de l'âme et de la bête, cette dernière étant maintes fois désignée par « l'autre »<sup>4</sup>. Du lit à la bibliothèque, en passant par les estampes et les tableaux qui déclenchent une « dissertation » sur la peinture, « art sublime » (s/d : 11), et sur la musique, qui « enchante tout ce qui respire » (s/d : 31), l'itinéraire, dans un lieu familier, devient intime, à peine entrecoupé par les bêtises de la bête par rapport aux élans de l'âme. Cependant, et dans la plupart des cas, le voyage cesse d'être imaginaire pour devenir réalité.

C'est, peut-être, un lieu commun d'affirmer que l'étude de l'étranger implique, dans une phase préliminaire, celle de la littérature de voyage<sup>5</sup>, dont les définitions prolifèrent, dès

---

<sup>1</sup> « Alors, j'étais somnambule, je vivais, sans le savoir, de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a deux êtres en nous, ou si un être étranger [...] anime [...] notre corps captif qui obéit à cet autre, [...] Elle [ma pauvre cousine] subissait un vouloir étranger entré en elle, [...] » (1986 : 33-46).

<sup>2</sup> « Et cependant, lecteur raisonnable, voyez combien ces hommes avaient tort, [...] » (s/d : 5-6).

<sup>3</sup> « C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien. » (s/d : 36).

<sup>4</sup> « [...] mon système de l'âme et de la bête. [...] On s'aperçoit bien en gros que l'homme est double ; [...] Eh ! que ne laisse-t-il à l'*autre* ces misérables soins, cette ambition qui le tourmente ? [...] Mon âme se précipita du ciel comme une étoile tombante ; elle trouva l'*autre* dans une extase ravissante, [...] Il [M. Joannetti] est accoutumé aux fréquents voyages de mon âme, et ne rit jamais des inconséquences de l'*autre* ; [...] » (s/d : 9-10-13-15-18).

<sup>5</sup> « [...] el relato de un viaje adquiere vitalidad por su consciente experiencia de los desplazamientos locales. En general, no es ni el viaje mismo ni su descripción de las condiciones materiales lo que nos fascina. Lo más

la plus simple et réductrice<sup>6</sup> jusqu'à la plus large et rigoureuse du point de vue scientifique : « [le récit de voyages] não só tem a mobilidade [...], mas é [...] enquanto género, muito móvel. [...] A intermedialidade e, em certa medida, também a hipertextualidade são portanto características dos livros de viagens [...] » (Matos, 2013 :18-19). Sans courir le risque de plonger dans les méandres théoriques de modèles et de sous-modèles suffisamment étudiés, ou bien d'ébaucher des typologies et d'établir des taxinomies consacrées par des spécialistes depuis longtemps<sup>7</sup>, il serait impensable de passer sous silence la classification, quoique succincte, de ce genre (un sous-genre pour quelques-uns ?), non seulement en tant que discours narratif – où prédomine la fonction descriptive comme conséquence de l'objectif final, à savoir la présentation du récit en termes de spectacle idéal, plus important que son déroulement, d'une prévisibilité moyenne, et à peine surprenant<sup>8</sup> –, mais aussi en tant que discours hétérogène et hybride, mobile et prônant la mobilité, à la frontière du reportage, de la chronique et du journal intime, se mêlant, mais ne se confondant pas avec les récits à la première personne.

De ce point de vue, les approches peuvent se diversifier, depuis l'approche génologique – la satire épistolaire au service du soi-disant étranger dont commencent *Les Lettres Persanes* (1721) de Montesquieu<sup>9</sup> et *Cartas Marruecas* (terminées en 1774) de José Cadalso<sup>10</sup> – et l'approche périodologique – les voyages au Moyen Âge, pendant la Renaissance et à l'ère moderne<sup>11</sup> –, jusqu'à l'approche socio-historique – le foisonnement du

---

importante es que la literatura de viajes nos proporciona la experiencia de pueblos y lugares nuevos, de encuentros de vario tipo, vividos en plena consciencia. Esta consciencia define al viajero o escritor sobre viajes, y no puede sorprender que estos textos ofrezcan las perspectivas más variadas. » (Wanner, 1999 : 18).

<sup>6</sup> Selon Jane Edwards (1999 : 8), voyager est « The act of leaving home and crossing the street... or going to the moon. », tandis que l'écriture du voyage peut être définie comme « The technique of describing, in the most interesting way possible, what happens along the way. » Pour Carl Thompson (2011 : 10), le voyage « is the negotiation between self and other that is brought about by movement in space. »

<sup>7</sup> V., à ce propos, la typologie établie par Fernando Cristóvão : « 'Viagens de conhecimento do país', «'Viagens de exploração colonial', 'Viagens exóticas', 'Viagens de aventura', 'Viagens de grande reportagem jornalística', 'Viagens de Repórter de Guerra', 'Viagens culturais', 'Viagens de reconstituição histórica' e 'Viagens de Turismo Religioso' » (2009 : 15-16).

<sup>8</sup> « Cada punto del relato tiene valor por si mismo ya se trate de un naufragio o de las exóticas costumbres de un pueblo. Lo importante es cómo cada uno de estos puntos va conformando una red que cumple una función calificativa de los sitios recorridos y de sucesos intrínsecamente relacionados con ellos. El itinerario es el verdadero protagonista y es a través de lo descriptivo como se textualiza. » (Rueda, 1996 : 121).

<sup>9</sup> V., à ce propos, l'« Introduction » de Montesquieu : « Je ne fais donc que l'office de traducteur : toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. [...] Il y a une chose qui m'a souvent étonné : c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même des mœurs et des manières de la Nation, jusqu'à en connaître les plus fines circonstances, et à remarquer des choses qui, je suis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils y ont fait ; [...] » (1964 : 23-24). Il s'agit des lettres échangées entre Usbek et Rustan, Rica et Usbek et Zaché et Usbek, pour ne plus citer.

<sup>10</sup> V., sur ce sujet, l'« Introducción » de Cadalso : « La suerte quiso que, por muerte de un conocido mio, cayese en mis manos un manuscrito cuyo título es : *Cartas escritas por un moro llamado Gazel Ben-Aly, a Ben-Beley, amigo suyo, sobre los usos y costumbres de los españoles antiguos y modernos, con algunas respuestas de Ben-Beley, y otras cartas relativas a éstas.* [...] Mi he animado a publicarlas por cuanto en ellas no se trata de religión ni de gobierno ; [...] Pero se humillaría demasiado mi amor proprio dándome al público como mero editor de estas cartas. » (1996 : 44-45).

<sup>11</sup> « No ambiente europeu do Renascimento e da Idade Moderna, na esteira dos viajantes medievais, quem mais ousadamente viajou foram mercadores, aventureiros e emissários como Marco Polo, [...] peregrinos como Egéria ou Pantaleão de Aveiro ; marinheiros, missionários e exploradores científicos como Pêro Vaz de Caminha, Vasco

commerce et l'avènement de l'ère industrielle – et l'approche narratologique et pragmatique – portant sur la voix narrative, la fonction des coordonnées spatiales et temporelles et la situation de communication entre l'émetteur et le récepteur. De même, on aurait pu mentionner le passage de l'environnement social en perpétuelle mutation au flux de conscience qui hante l'intimité de l'individu : en fait, l'étranger ne surgit pas seulement comme lieu de confrontation d'acteurs et d'actants sociaux, mais aussi comme un espace où s'affrontent l'identité et l'altérité<sup>12</sup> – se secourant du déjà vu et connu pour atteindre le méconnu et l'inconnu – et dont la représentation littéraire fait l'objet de l'imagologie, telle qu'elle est définie par Daniel-Henri Pageaux et Álvaro Manuel Machado<sup>13</sup>. Sans avoir la prétention de faire un métavoyage de l'histoire du genre et de sa longue tradition intermédiaire, il faut souligner soit le rôle joué par le Siècle des Lumières (le Siècle du « Grand Tour ») en ce qui concerne la différenciation, voire la division, entre « voyage scientifique », objectif et empirique, et « voyage poétique » ou littéraire, soit l'élan que le voyage connaît au XIX<sup>e</sup> siècle, moyennant l'évolution technologique, le développement des infrastructures des moyens de transport et du réseau des communications (ce qui implique un changement du paradigme du voyage et, par conséquent, de la représentation du monde), soit la naissance de disciplines nouvelles, parmi lesquelles les sciences sociales, l'historiographie, la géographie, l'anthropologie et l'ethnologie.

À ce propos, il ne s'avérerait pas inutile soit de revisiter le concept de « voyage pittoresque », dont communient les auteurs qui ont le souci « de traduire leurs impressions dans une prose qui rend les lignes et les couleurs du monde réel avec une grande fidélité. » (Munsters, 1991 : 79), soit de divaguer, d'une façon assez superficielle, sur l'imaginaire du voyageur-écrivain et de l'écrivain-voyageur<sup>14</sup> (dont Hérodote fut le précurseur<sup>15</sup>) : l'Orient mystérieux et la Bretagne séductrice de Flaubert<sup>16</sup>, l'Égypte exotique d'Eça de Queirós, l'Italie de rêve de Stendhal<sup>17</sup>, l'Afrique sensuelle de Gide<sup>18</sup> ou, encore, la Dublin fantomatique

---

da Gama, Frei Cristóvão de Lisboa ou Charles Darwin ; eruditos ou bolseiros como Gronovius ou Goethe. » (Cristóvão, 2003 : 7).

<sup>12</sup> « Sendo diferente o outro em vez de prejudicar, enriquece. O outro nos interroga e faz com que o homem seja 'un être des lointains', como afirma Heidegger. » (Pinheiro, 2009 : 273).

<sup>13</sup> On peut, selon Álvaro Manuel Machado et Daniel-Henri Pageaux, distinguer dans l'imagologie trois niveaux d'expression d'images sur le plan social et littéraire : si le premier niveau, lié au problème de la communication, renvoie à la construction d'emblèmes, de symboles et d'allégories, façonnant le stéréotype, et si dans le deuxième on met en rapport l'image comparatiste avec une étude simultanément textuelle et de poétique, le troisième privilégie l'imaginaire en tant que modèle symbolique (Machado et Pageaux, 2001 : 50). Voir, aussi, Pageaux, Daniel-Henri (1995 et 2006) et Machado, Álvaro Manuel (2003).

<sup>14</sup> V., à ce propos, Goulemot, 2004 : 22-25.

<sup>15</sup> « Hérodote a beaucoup voyagé. [...] Pour donner une idée de l'ampleur de ses pérégrinations, contentons-nous de rappeler que, certainement ou presque certainement, il a été en Égypte et à Cyrène, en Syrie et à Babylone, en Colchide et à Olbia, en Péonie, en Macédoine. » (Legrand, 1966 : 24).

<sup>16</sup> V. *Voyage en Bretagne. Par les champs et par les grèves*, divisé en douze chapitres. Selon Maxime du Camp, « Gustave a écrit les chapitres impairs, j'ai écrit les chapitres pairs ; il a commencé, j'ai fini. » (Camp, 1989 : 26).

<sup>17</sup> « Pero *Promenades dans Rome* es ante todo un relato de viaje ficcional, sí, a pesar de sus múltiples viajes por Italia, a pesar de sus estancias reales en Roma. Es un libro inventado, romanceado. [...] fue escrito en París, tiempo después de su último viaje a Roma. » (Bernal, 1996 : 260).

<sup>18</sup> « L'Afrique ! Je répétais ce mot mystérieux ; [...] » (1979 : 290).

d'Enrique Vila-Matas. En plus, image et imaginaire vont de pair avec voyage et langage : le voyage-écriture ne serait-il pas une vision/assimilation archéologique de l'étranger ayant pour but de sauver et de ressusciter de l'oubli inexorable l'étrangeté entrevue ? D'ailleurs, les récits de voyage où l'étranger fait son apparition, plus ou moins subrepticement, relèvent de ce qu'Ernesto Sabato désigne par écriture diurne et écriture nocturne : de l'écriture diurne quand leur auteur, un étranger à tous les niveaux dans un univers étrange, exprime la perception d'un monde dont les valeurs correspondent à celles qu'il soutient personnellement ; de l'écriture nocturne, quand il fait face à des situations troublantes et à des sentiments inquiétants qu'il n'ose pas avouer d'une façon ouverte et cristalline.

Si l'étranger constitue une invitation persuasive, frôlant, parfois, l'utopie, il devient, souvent, un tremplin pour le désenchantement et pour l'ennui. Du reste, le voyage, du point de vue de Claude Magris, est susceptible de devenir circulaire et rectiligne : dans le premier cas, on part, on traverse le monde et on s'empresse de retourner à la maison, qui est, paradoxalement, la même et une autre différente de celle que l'on a quittée. C'est le cas d'Ulysse qui, une fois la longue guerre terminée, revoit, enfin, son Ithaque natale sous l'égide des épreuves par lesquelles il est passé, des défis et des conflits qu'il a vaincus, des privations qu'il a subies. Aux antipodes de cette circularité se dresse à l'horizon le voyage rectiligne, synonyme de voyage sans retour, au long duquel l'*homo viator* se lance toujours au-devant, anéantit son identité antérieure, se détache graduellement de lui-même, au contraire de la tortue inséparable de sa carapace, et connaît sa lente dissolution dans un monde qui se désagrège. Il suffit de rappeler, à ce propos, Charles Baudelaire et Fernando Pessoa : si, pour le poète du *Spleen de Paris*, « les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent/Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,/[...] »<sup>19</sup>, Fernando Pessoa, à son tour, prône la « perte des pays » : « VIAJAR ! Perder países !/Ser outro constantemente,/Por a alma não ter raízes/[...]/Não pertencer nem a mim !/Ir em frente, ir a seguir/A ausência de ter um fim,/E da ânsia de o conseguir !/Viajar assim é viagem./[...] ». (1972 :173).

Quoi qu'il en soit, le déplacement et le dépaysement tendent à la découverte de l'autre et du soi dans un espace étranger qui est à la fois un voyage dans le temps et contre le temps, guidé par un regard curieux et perspicace, orienté vers la dichotomie, à nuances circulaires, culture regardante *versus* culture regardée, et réalisé en fonction d'un objectif donné traduit par un itinéraire significatif.

---

<sup>19</sup> Cf. « Le Voyage », poème dédié à Maxime Du Camp (1979 : 123).

## À bord du « Beagle »...

Cela étant, la première étape de l'itinéraire de notre texte voyageur correspond à celle du jeune Charles Darwin<sup>20</sup>, qui embarqua sur le Beagle, commandé par le Capitaine Fitz Roy, pour un périple qui a duré cinq ans – de 1831 à 1836 –, pendant lequel il a exploré la carte géographique, classé les résultats scientifiques et témoigné de la poésie de l'inconnu, tout en systématisant la panoplie des savoirs multiples offerts par l'insularité. Notons au passage que si le jeune naturaliste avait, au début de son voyage, des objections d'ordre scientifique et théologique par rapport au concept d'évolution, il a achevé sa circumnavigation avec la publication de *Voyage of the Beagle*, un véritable jalon en ce qui concerne la sélection naturelle. Lisons, à ce propos, un extrait de la « Préface » : « This volume contains, in the form of a Journal, a history of our voyage, and a sketch of those observations in Natural History and Geology, which I think will possess some interest for the general reader. » (2002 : 9). Feuilletant les vingt et un chapitres ou escales de ce long parcours nautique<sup>21</sup>, on constate que son auteur y exhibe une perspective botanique – portant sur l'abondance de bananiers, palmiers et orangers au Brésil<sup>22</sup> et à Tahiti<sup>23</sup> –, une perspective anthropologique – visant à la prosopographie des Indiens et à l'éthopée des Gauchos<sup>24</sup> –, une perspective météorologique – suivant de près les différences de climat entre St. Fé et Buenos Aires<sup>25</sup> – et, pour ne plus citer, une perspective zoologique, centrée sur les animaux invertébrés de Rio de Janeiro, qu'il aime bien (« During the remainder of my stay at Rio, I resided in a cottage at Botofogo Bay. It was impossible to wish for anything more delightful than thus to spend

---

<sup>20</sup> Nous avons choisi *Voyage of the Beagle*, connu sous le titre *Journal of Researches*, non seulement parce que Charles Darwin annonce, dans ce récit de voyage, sa théorie de l'évolution par la sélection naturelle, mais aussi parce que ce 'Journal' viatique illustre, d'une façon indubitable, la division (à laquelle nous avons déjà fait référence), opérée et consolidée tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, entre « voyage scientifique » et « voyage littéraire ». De nos jours, cette distinction peut sembler insolite ou bizarre, étant donné l'actualité des 'migrations' transmédiales...

<sup>21</sup> « Chapter I – Porto Praya [...] Chapter II – Rio de Janeiro [...] Chapter III – Monte Video [...] Chapter IV – Rio Negro [...] Chapter V – Bahia Blanca [...] Chapter VI – Set out for Buenos Ayres [...] Chapter VII – Excursion to St. Fé [...] Chapter VIII – Excursion to Colonia del Sacramento [...] Chapter IX – Santa Cruz [...] Chapter X – Tierra del Fuego, first arrival [...] Chapter XI – Strait of Magellan [...] Chapter XII – Valparaiso [...] Chapter XIII – Chiloe [...] Chapter XIV – San Carlos, Chiloe [...] Chapter XV – Valparaiso [...] Chapter XVI – Coast-road to Coquimbo [...] Chapter XVII – Galapagos Archipelago [...] Chapter XVIII – Pass through the Low Archipelago [...] Chapter XIX – Sydney [...] Chapter XX – Keeling Island [...] Chapter XXI – Mauritius, beautiful appearance [...] » (2002 : 1-4).

<sup>22</sup> « In Brazil I have often admired the varied beauty of the bananas, palms, and orange-trees contrasted together ; and here [Tahiti] we also have the bread-fruit, conspicuous from its large, glossy, and deeply digitated leaf. » (*idem* : 407).

<sup>23</sup> « I could not look on the surrounding plants without admiration. On every side were forests of banana ; [...] » (*idem* : 414).

<sup>24</sup> «The men were a tall, fine race, [...] Among the young women or chinas, some deserve to be called even beautiful. » (2002 : 78); « [...] I have had an opportunity of seeing a little of the character of the inhabitants of these provinces. The Gauchos, or countrymen, are very superior to those who reside in the towns. The Gaucho is invariably most obliging, polite, and hospitable : [...] » (*idem* : 161).

<sup>25</sup> « It is probable that the islands of the Cape de Verd group resemble, in all their physical conditions, far more closely the Galapagos Islands, than these latter physically resemble the coast of America, yet the aboriginal inhabitants of the two groups are totally unlike ; those of the Cape de Verd Islands bearing the impress of Africa, as the inhabitants of the Galapagos Archipelago are stamped with that of America. » (*idem* : 398).

some weeks in so magnificent a country. » – 2002 : 35), ainsi que sur les oiseaux de différentes espèces aperçus à Maldonado<sup>26</sup> et aux « Galapagos Archipelago », le texte paraverbal (le dessin)<sup>27</sup> allant de pair avec le texte verbal.

Mélange de littérature et de géographie, étant donné que, selon Éric Fougère – que nous suivons de près –, « l'intertextualité du voyage darwinien tire son origine du va-et-vient des choses et des mots » (1998 : 346)<sup>28</sup>, rapprochés par l'analogie qui rehausse les valeurs herméneutiques et heuristiques de cette aventure intellectuelle, *Voyage of the Beagle* débouche sur une vraie épiphanie : « The map of the world ceases to be a blank ; it becomes a picture full of the most varied and animated figures. [...] In conclusion, it appears to me that nothing can be more improving to a young naturalist, than a journey in distant countries. » (2002 : 507-508).

### À bord du « Quaker City »...

Pour la deuxième étape de notre itinéraire maritime, on a choisi le « Quaker City », dans lequel Samuel Clemens<sup>29</sup> (financé par le périodique *Daily Alta California*, auquel il envoyait régulièrement ses notes de voyage ou ses chroniques<sup>30</sup> aux fins de publication) a embarqué le 8 juin 1867. Le programme, « presque aussi bon qu'une carte », de cette excursion de plaisance (et non pas scientifique, comme le souligne le voyageur<sup>31</sup>) en Europe et en Terre Sainte, dans un paquebot de luxe, prévoyait un séjour d'une ou deux journées à l'île de S. Miguel, aux Açores, ainsi qu'une visite à Paris, pendant l'Exposition Universelle. D'ailleurs, selon l'auteur du reportage qui voguait, pour la première fois, dans un grand mouvement populaire, tout le monde, à cette époque, allait en Europe, tout le monde souhaitait voir l'Exposition de Paris. Il faut souligner, avant tout, le manque d'indulgence de ce voyageur inconnu (mais qui ne tarderait pas à devenir célèbre sous le pseudonyme de

---

<sup>26</sup> « During our stay at Maldonado I collected several quadrupeds, eighty kinds of birds, and many reptiles, including nine species of snakes. [...] Birds of many kinds are extremely abundant on the undulating grassy plains around Maldonado. » (*idem* : 56-60).

<sup>27</sup> Ces stratégies picturales (dessins, cartes...) établissent une relation de complémentarité avec les stratégies verbales et sont fréquentes dans les récits « scientifiques » et d'expédition : « In my volume on 'Coral Formations' I have published a map, in which I have coloured all the atolls dark-blue, the barrier-reefs pale-blue, and the fringing reefs red. » (*idem* : 483).

<sup>28</sup> Selon cet auteur, « *L'Origine des espèces* peut être considérée comme l'hypertexte du *Voyage d'un naturaliste autour du monde*. » (1998 : 354).

<sup>29</sup> Romancier, humoriste et essayiste, son pseudonyme justifie, *per se*, notre choix : en effet, il vient du cri « Mark Twain » [« fathoms »], qui signifie « marque deux brasses », et était utilisé par les pilotes des vapeurs sur le Mississippi.

<sup>30</sup> D'après Jorge de Sá, la chronique, osmose de journalisme et de littérature, naît dans le journal, se caractérise par son côté transitoire et a une syntaxe plus proche, parfois, de la langue orale que de la langue écrite : « Ocorre, porém, que até as reportagens [...] exploram a função poética da linguagem, bem como o silêncio em que se escondem as verdadeiras significações daquilo que foi verbalizado. » (2008 : 9).

<sup>31</sup> « This book is a record of a pleasure-trip. If it were a record of a solemn scientific expedition, it would have about it that gravity, that profundity, and that impressive incomprehensibility which are so proper to works of that kind, [...] » (« Preface », San Francisco, 1869, 2003 : 106).

Mark Twain<sup>32</sup>) soit à l'égard de ses compagnons de voyage, soit par rapport aux sites visités, les uns et les autres devenant les cibles préférentielles de son fin sens de l'humour, que l'on peut définir comme un supra-discours, un infra-discours, un contre-discours et un méta-discours. En vérité, les stratagèmes inhérents à la vie touristique au bord du « *Quaker City* » ne sont pas épargnés : c'est, d'abord, le club qui se constitue, après l'heure des prières, destiné à débiter et à débattre les informations sur les pays étrangers à découvrir ; c'est, ensuite, le peloton de danse qui, solidaire avec les sursauts et les soubresauts du transatlantique, oscille de bâbord à tribord et, bousculé contre le bastingage, risque de tomber à l'eau ; c'est, encore dans ce contexte, la musique provenant d'une clarinette aux notes aiguës peu dignes de foi et d'un accordéon enrôlé qui semble glapir ; c'est, aussi, le photographe de l'expédition qui se trompe et qui, par un accident malheureux, montre aux pèlerins du Nouveau Monde le cimetière de Greenwood, identifié avec le lieu du débarquement ; ce sont, enfin, les méditations intimes du protagoniste-narrateur qui, après avoir pensé à ce que cinq cuisiniers peuvent faire à une soupe, craint ce que cinq commandants ne seront capables de faire à une excursion...

Arrivé dès l'aube à l'archipel des Açores – « *There is a civil governor, appointed by the King of Portugal ; [...]* »<sup>33</sup> (2003 : 32) –, plus concrètement à l'île des Flores<sup>34</sup>, qui lui semble, de loin, un monticule de boue, le reporter ironique est d'emblée attiré par le beau tableau des fermes, des prés verts, des cimes rocheuses, qui paraissent dessiner des châteaux, et des nuages déchirés d'où émanent de larges faisceaux de lumière. Cette image idyllique contraste en tout point avec celle de la ville de Horta, dans l'île de Faial, où le « *Quaker City* » finit par jeter l'ancre, à cause de la tempête qui éclate sur S. Miguel. Les divers plans de la description quasi cinématographique s'avèrent, du point de vue extra-littéraire, fort intéressants : premièrement, ce sont les bateliers portugais, mensongers, très bruns et bruyants ; deuxièmement, c'est un groupe lusitanien, rencontré au quai, qui est qualifié de sale, mendiant, décoiffé et déchaussé ; troisièmement, ce sont les femmes, au seuil des portes, avec leurs capuchons (« *capotes* », en portugais), très hauts, trop larges et d'une profondeur insondable, en tout pareils à une voile lourde, immense et horrible, d'un bleu terne ;

---

<sup>32</sup> « Mark Twain was one of only a handful of nineteenth-century Americans who not only enjoyed travelling but wrote witty accounts of his journeys. He visited the Hawaiian Islands for the *Sacramento Union* in 1865, and sent back both serious and hilarious reports of his experiences there. Two years later he took a long cruise to Europe and the Holy Land. Humorous accounts of the trip popped up first in letters to the newspapers, then in his lectures, and eventually in a travel book, *Innocents Abroad*. » (Edwards, 1999 : 6).

<sup>33</sup> Il s'agit du Roi D. Luís, fils de D. Maria II et successeur de son frère D. Pedro. Son règne (1861-1889) a été caractérisé par de nombreux voyages d'exploration géographique (comme, par exemple, celui de Serpa Pinto, qui explore la côte orientale de l'Afrique du Sud, celui de António Maria Cardoso, qui réalise une expédition à Mozambique, et celui de Hermenegildo Capelo et de Roberto Ivans, qui étudient le cours de plusieurs fleuves).

<sup>34</sup> « The island in sight was Flores. [...] But as we bore down upon it, the sun came out and made it a beautiful picture – a mass of green farms and meadows that swelled up to a height of fifteen hundred feet, and mingled its upper outlines with the clouds. It was ribbed with sharp, steep ridges, and cloven with narrow canons, and here and there on the heights, rocky upheavals shaped themselves into mimic battlements and castles; [...] » (2003 : 28).



quatrièmement, c'est la monnaie portugaise, les « réis » [réaux] (et, entre parenthèses, Samuel Clemens fait question d'informer ses lecteurs que les natifs prononcent « rays »<sup>35</sup>), qui devient une vraie source de confusion, puisqu'un dollar équivaut à mille « réis ». Sur ce sujet, il est curieux de citer le prix d'un excellent dîner, 'transcrit' en « réis/réaux » et en dollars, que dix voyageurs, désormais apaisés par l'équivalence établie, ont pris à l'hôtel principal : « 10 dinners, – 6,000 « reis », or 6 dollars ; 25 cigars, – 2,500 « reis », or 2,50 dollars ; 11 bottles of wine, – 13,200 « reis », or 13,20 dollars ; Total, 21,700 « reis », or 21,70 dollars ». La tendance vinophile des Américains n'a besoin d'aucun commentaire : « Happiness reigned once more in Blucher's dinner party. More refreshments were ordered. » (2003 : 31).

C'est, surtout, dans le chapitre VI (entièrement consacré à l'île de Faial) que Samuel Clemens / Mark Twain peint un tableau d'une moquerie mordante, dans un ton sarcastique, ayant un *ethos* parfois agressif... Après avoir avoué que presque aucun Américain ne connaît l'archipel des Açores, il définit la communauté insulaire<sup>36</sup>, constituée par deux cent mille âmes environ (remarquons le lexème « âmes »), comme étant « slow, poor, shiftless, sleepy, and lazy. » (2003 : 32). D'après l'auteur, qui séjourne deux jours dans l'île de Faial, les habitants n'étaient que l'ignorance et le retard, visibles non seulement dans l'absence d'une charrue et d'une égreneuse modernes essentielles à la culture du maïs (d'origine volcanique, ajoute-t-il, le sol ne peut être que fertile...), mais aussi dans l'aliénation totale par rapport aux nouvelles du monde, puisque le télégraphe n'existe pas et que personne ne sort de l'île qui n'est jamais visitée :

« A Portuguese of average intelligence inquired if our civil war was over ? [...] And when a passenger gave an officier of the garrison copies of the *Tribune*, the *Herald*, and *Times*, he was surprised to find later news in them from Lisbon than he had just received by the little monthly steamer. » (2003 : 33)

Deux épisodes attirent et méritent, dans une optique imagologique, notre attention : le premier, descriptif – cette description ayant une fonction non esthétique mais péjorative –, concerne les autels du chœur de la cathédrale, envisagés comme des tas de peincebec ou de pacotille et peuplés par une bande d'apôtres poussiéreux et dilapidés, auxquels il manque une jambe ou un œil, s'accordant mieux à un hôpital qu'à une église proprement dite. La critique des mœurs, façonnée par la mentalité trop étroite, entre graduellement en scène par la voie d'une très petite veilleuse dont la petite lumière est très faible (soulignons les

---

<sup>35</sup> « [...] The Portuguese pennies or *reis* (pronounced *rays*) are prodigious. It takes one thousand reis to make a dollar, [...] » (*idem* : 30).

<sup>36</sup> La 'cruauté' de Mark Twain envers les habitants des Açores est contraignante : « The people lie, and cheat the stranger, and are desperately ignorant, [...] » (*idem* : 33).

diminutifs), en mémoire d'une bigote défunte – qui avait acheté, avant de mourir, un nombre illimité de messes, afin de garantir le repos de son âme – et du vieux prêtre qui, reposant sous une dalle datée de 1686, aurait pu, s'il avait entre-temps ressuscité, raconter l'histoire des figures en taille réelle qui décorent les murs de la chapelle principale. Le deuxième épisode, d'un comique indéniable, est en rapport avec une promenade, à bride abattue, par les collines venteuses, et avec les successives chutes d'un passager nommé Blucher (son âne zigzague à toute vitesse au lieu de trotter touristiquement). La non-condescendance du narrateur-reporter est évidente dans son discours de réification ou de chosification : ainsi, les muletiers portugais sont-ils comparés à une meute perverse (à cause de l'augmentation des prix), tandis que l'escadron d'ânes ou de bourriques est désigné par des « choses déjointes » ou disloquées. De pair avec la critique des mœurs, la satire sociale et religieuse fait, également, son apparition : d'une part, les ânes, les hommes, les femmes et les enfants dorment tous dans la même maison et y vivent heureux sans ressentir le désir hérétique de vouloir savoir plus que leurs ancêtres ; d'autre part, c'est dans ce type de communautés que l'imposture jésuite ne tarde pas à prospérer. Néanmoins, si les maisons et leurs habitants ne sont pas propres, la ville et l'île s'avèrent un miracle (retenons l'hyperbole...) de propreté, les chaussées, très bien pavées, ne ressemblent pas à celles, parsemées de trous, de la Broadway, le Pico, pyramide majestueuse et verte, s'apparente à une île à la dérive dans la brume et les fruits (les oranges, les citrons, les figues et les abricots...) sont frais et abondants<sup>37</sup>.

Étant donné que Mark Twain ne souhaite pas faire un rapport pour le « Bureau des Brevets », il passe à l'étape suivante de son voyage et, une fois arrivé à Marseille, il entre en négociations avec un batelier français afin de pouvoir débarquer – lui et deux compagnons de voyage – sur la terre ferme. C'est alors que les situations caricaturales, où l'équivoque règne, prolifèrent, déclenchées, dans la plupart des cas, par des obstacles d'ordre linguistique. Un exemple qui illustre bien cette confusion est la traduction erronée du mot « douain », que le médecin traduit par « hôtel », les doutes se dissipant devant la douane. C'est encore le médecin qui demande à la propriétaire du café (le premier qu'ils trouvent...) si elle a du vin : face à sa perplexité, il s'entête, tout en recourant à un champ lexical gastronomique rendu significatif par une énumération pas du tout aléatoire, à lui redemander si elle peut servir du vin, du fromage, du pain, des pieds de porc en vinaigrette, du beurre, des œufs, du bœuf, de la sauce de radis, des cornichons et des haricots au lard. La réponse, incisive et imprévisible, éclaircit le quiproquo : son interlocutrice, abasourdie, ne comprend pas pourquoi il ne lui a

---

<sup>37</sup> « The roads [“at Faial – the people there pronounce it Fy-all, and put the accent on the first syllable”] were a wonder, and well they might be. [...] Every where you go, in any direction, you find either a hard, smooth, level thoroughfare, just sprinkled with black lava sand, and bordered with little gutters neatly paved with small smooth pebbles [...] They talk much of the Russ pavement in New York, and call it a new invention – yet here they have been using it in this remote little isle of the sea for two hundred years! [...] We sailed along the shore of the Island of Pico, under a stately green pyramid that rose up with one unbroken sweep from our very feet to an altitude of 7,613 feet, [...] » (*idem* : 35-36-37).

pas parlé en anglais, puisqu'elle ne comprend rien de la maudite langue française... En se promenant par Marseille – et les Marseillais, dans l'optique de Mark Twain, font des hymnes qu'ils ne chantent pas, des manteaux qu'ils ne mettent plus et des savons qu'ils n'utilisent jamais (2003 : 66) –, les passagers américains n'arrivent pas, malgré leur politesse – « Merci, monsieur » s'avère un syntagme récurrent –, à trouver la bonne voie, le bon chemin, car ils ne réussissent pas à se faire comprendre et personne ne comprend ce qu'ils veulent savoir. Nonobstant, la France est un beau pays, un pays élégant, un pays où tout est mesuré, ami de l'ordre<sup>38</sup>, quoique les trains ne soient pas attirants – il leur manque cette preuve de compassion et de beauté humaines qu'est le wagon-lit. De même, le nom de la ville de Dijon, si facile d'écrire, est impossible de prononcer, sauf si on en fait l'acculturation, c'est-à-dire, si on l'américanise ou, plutôt, si on le « civilise » : « No, we sat calmly down – it was an old Dijon, which is so easy to spell and so impossible to pronounce, except when you civilize it and call it Demijohn [...] » (2003 : 74). Arrivés à la « magnifique » capitale de la France, les désillusions s'entassent, mêlées à la fascination, synonyme de « génie du lieu » (dans la terminologie de Michel Butor). En fait, le pèlerinage parisien commence par une visite chez le barbier (figure mythique dans l'imaginaire de Mark Twain<sup>39</sup>), tout à fait décevante à cause du décalage entre la longue attente et le triste résultat, annoncé, déjà, par l'hésitation concernant l'endroit où le service – raser la barbe – aurait dû être fait : dans la chambre de l'hôtel, pour le barbier, chez le barbier, pour le protagoniste voyageur. Ensuite, le Grand Hôtel du Louvre se révèle une déception, vu l'inadmissible manque de lumière (il n'y avait, en effet, que de faibles bougies...) qui, dans la « Ville des Lumières », interdit la lecture nocturne et salubre<sup>40</sup>. Après, le guide qu'ils choisissent au « Commissionnaire » de l'Hôtel (sans avoir la moindre idée de ce qu'est un « Commissionnaire »...) n'est qu'un coquin opportuniste, les poussant à acheter de fines soies dans les magasins les plus chics – comme s'il avait une quelconque commission – au lieu de les accompagner au Louvre. Une fois de plus, l'humour machiavélique de Mark Twain l'amène à reproduire le discours du guide, auquel aucun restaurant ou maison de vin n'échappe, en transcrivant ses atteintes à la phonétique et à l'orthographe anglaises :

What's this ?

Zis is ze finest silk magazin in Paris – ze most celebrate.

But doctor (excitedly) it will take not a minute – not but one small minute ! Ze gentleman need not to buy if he not wish to – but only *look* at ze silk – *look* at ze beautiful fabric [...] »

<sup>38</sup> « I am in elegant France, [...] In France, all is clock work, all is order. They make no mistakes. » (*idem* : 73).

<sup>39</sup> « From earliest infancy it had been a cherished ambition of mine to be shaved some day in a palatial barber-shop of Paris. » (*idem* : 77).

<sup>40</sup> « No gas to read by – nothing but dismal candles. It was a shame. » (*idem* : 79).

But *doctor* ! it is only one moment – one *leetle* moment. And ze time will be save [...] Because zere is nothing to see, now – it is too late. It want ten ninute to four and ze Louvre close at four – *only* one leetle moment, doctor ! (2003 : 83-84-85).

Un autre épisode, presque anecdotique, corrobore le statut étranger du reporter américain à Paris : face à une belle jeune fille, il n'hésite pas à faire l'éloge de sa beauté, ignorant qu'elle est anglaise et non pas française. Cette erreur innocente, dont il se souviendra tout au long de sa vie, attire son attention sur la stupidité, voire l'ingénuité, de quelques étrangers qui s'imaginent être les seuls étrangers dans une multitude de dix mille personnes. L'un des cas les plus comiques c'est celui qui tient à la séduisante erreur d'information, traduite par l'annonce ronflante « English spoken here », tout de suite démentie par une performance qui laisse à désirer. Dans un bar, où un écriteau informe sur la préparation artistique de toutes les boissons américaines de n'importe quel type, le dialogue perd sa fonction de communication pour acquérir celle de la surdité : le garçon, en tablier, après la formule introductrice et inusuelle, car incorrecte, « Que voulez les messieurs ? », étale son incapacité à préparer un whisky straight, un sherry cobbler, un brandy smash, une Eye-Opener ou un Stone Fence, se limitant à hausser les épaules et à regarder dans le vide, comme s'il était grec. La dernière mésaventure concerne les « grisettes » mythiques qui, d'après l'image stéréotypée et romantique des récits de voyages, avaient la réputation d'être belles et gracieuses, accomplissant leurs devoirs d'une façon tendre et ingénue. Or, la réalité creuse le divorce avec l'imaginaire : comme toutes les femmes françaises – « Vade retro, Satan ! » –, elles étaient grosses et avaient de longues mains, de grandes bouches, un nez épaté et un duvet qui ne passait pas inaperçu au passant le plus distrait. Et, à leur vue, Mark Twain s'empresse d'éprouver de la compassion à l'égard de l'étudiant vagabond du Quartier Latin d'autant plus qu'il l'enviait auparavant<sup>41</sup>. Et à lui de conclure que les femmes les plus belles qu'il a rencontrées en France sont nées ou ont été élevées en Amérique, car chacun, comme tout le monde le sait, tire à soi la couverture... Au moment de faire le bilan de son séjour à Paris, et avant de 'cingler' vers l'Italie, Mark Twain s'en avère content : non seulement il a visité l'Exposition Universelle, le Louvre, la Cathédrale de Notre-Dame, le Père-Lachaise, les Tuilleries, la Madeleine, le Jardin des Plantes et l'Opéra, mais il a assisté, aussi, au défilé du sultan de la Turquie, Abdul Aziz, et de l'empereur des Français, Napoléon III<sup>42</sup>, qui a reconstruit Paris et plusieurs villes françaises, contribuant, d'une façon considérable, à la prospérité de la France.

---

<sup>41</sup> « I sorrow for the vagabond student of the Latin Quarter now, even more than formerly I envied him. Thus topples to earth another idol of my infancy. » (*idem* : 106).

<sup>42</sup> L'admiration de Mark Twain par Napoléon est rehaussée à maintes reprises : « Napoleon has augmented the commercial prosperity of France, in ten years, to such a degree that figures can hardly compute it [...] Napoleon III, the genius of Energy, Persistence, Enterprise ; [...] » (*idem* : 88-89).

## Par le « ferrocarril »...

Dans la troisième étape de notre texte-voyageur, nous tiendrons volontiers compagnie à Emila Pardo Bazán<sup>43</sup>, qui a publié, en 1881, *Un viaje de novios*, après son séjour, en 1880 (date de la mort de Flaubert), dans la station balnéaire de Vichy.

Voyageuse infatigable, comme en témoignent ses soi-disant chroniques<sup>44</sup> écrites pour les périodiques *El Imparcial* et *La Nación* lors de son voyage à Rome (où elle assista au jubilé de Léon XIII) et à Paris (où elle visita l'Exposition Universelle de 1889, la Tour Eiffel et la Grande Galerie des Machines), Emilia Pardo Bazán, douée d'une culture enviable, d'une mémoire prodigieuse et d'un rare pouvoir d'observation, raconte non seulement ce qu'elle voit dans les hôtels et écoute dans les trains, mais décrit, aussi, les paysages variés, les diverses œuvres d'art et les centres de pèlerinage catholiques. Soulignons la virtuosité de ses portraits dressés sur le vif, soit de politiciens (Boulangier, Carnot, le roi de l'Italie et le shah de Perse), d'artistes (Buffalo Bill, Sara Bernhardt) et encore d'autres écrivains qu'elle a connus et fréquentés : si Edmond de Goncourt est désigné par « viejo maestro » ou « *gentilhombre* de las modernas letras francesas » (2006 : 141) et Eça de Queirós par « este portugués, el cual vale por mil... » (2006 : 425-426)<sup>45</sup>, Émile Zola devient la personnification du naturalisme<sup>46</sup>. D'ailleurs, ses commentaires perspicaces s'élargissent à tous les domaines, configurant une riche étude imagologique, basée sur des affinités et des contrastes débouchant sur un parallélisme constant, des pays européens qu'elle traverse. Cela étant, ses appréciations sur les moyens de communication ne sont pas négligeables : d'une part, dans *Viajes por Españã*,

---

<sup>43</sup> Femme de lettres, romancière et essayiste, Emila Pardo Bazán [Comtesse de Bazán Brun, titre octroyé par Alphonse XIII] a été la première femme à occuper une chaire de Littératures néo-latines à l'Université centrale de Madrid. En outre, elle a fondé la *Revue de la Bibliothèque de la femme* et a dénoncé l'inégalité, au niveau de l'éducation, entre l'homme et la femme. Edmond de Goncourt, dans le troisième tome de son *Journal*, fait deux références à Emila Pardo Bazán. La première date du « Mercredi 24 octobre 1888 » : « Il [« Mon cousin de Ville deuil »] a avec lui une petite fille, sa fille, une enfant âgée de cinq ans, avec une grosse voix d'Espagnole et une santé à la Pardo Bazan [sic]... » (1989, III, 170) ; la deuxième date du « Dimanche 23 juin 1889 » : « Beaucoup de monde chez moi. Mme Pardo-Bazan [sic], plus bien portante, plus sonore que jamais, m'apprend que décidément, elle a trouvé un éditeur pour sa traduction des FRÈRES ZEMGANN, qui sera illustrée par le plus célèbre dessinateur espagnol du moment. » (1989, III, 285).

<sup>44</sup> À Paris, le 21 mai, Emilia Pardo Bazán avoue que « Me ha propuesto no dar a estas cartas el trillado carácter de crónicas o reseñas de la Exposición, y alternar las descripciones del gran Certamen internacional con impresiones más íntimas, [...] » (2006 : 189). Notons au passage que le livre *Viajes por Europa* englobe *Mi Romería* de 1888, *Al pie de la Torre Eiffel* et *Por Francia y por Alemania* de 1890, *Cuarenta días en la Exposición* de 1901 et *Por la Europa católica* de 1902.

<sup>45</sup> Il est intéressant de constater que l'écrivaine accuse la « francomanie » d'Eça de Queirós, qui, de son point de vue, « sería mucho más grande, casi perfecto, si hubiese brotado de la misma entraña de su nación ; si fuese castizo, [...] lusitano o peninsular [...] Así el flaco de la coraza, el talón de Aquiles de Queiroz es el afrencamiento. » (2006 : 429).

<sup>46</sup> Lisons ce qu'Emila Pardo Bazán écrit à propos de Zola dans *La Cuestión Palpitante* : « Si al hablar de la teoría naturalista la personifico en Zola, no es porque sea el único a practicarla, sino porque la ha formulado clara y explícitamente en siete tomos de estudios crítico-literarios, sobre todo en el que lleva por título *La Novela Experimental*. Declara allí que el método del novelista moderno ha de ser el mismo que prescribe Claudio Bernard al médico en su *Introducción al Estudio de la Medicina Experimental* ; [...] » (1989 : 148).

l'automobile, après les voyages en diligence et à pied, fait son entrée en scène ; d'autre part, dans *Viajes por Europa*, le train, surtout « el Sud », lui mérite une âpre critique.<sup>47</sup>

En ce qui concerne le Portugal, auquel elle consacre ses « Notitas Portuguesas », l'écrivaine regrette l'ignorance des Espagnols à l'égard d'un pays qu'ils auraient dû connaître sur le bout des doigts, en même temps qu'elle incite les Portugais à tourner leur attention vers la voisine Espagne : « todos iremos ganando » (2006 : 430) – voilà sa conclusion à propos de ces échanges salutaires. Toutefois, la France (et, surtout, Paris<sup>48</sup>...) semble être son pays 'fétiche', sa patrie d'élection et d'adoption : c'est, d'abord, le luxe de cette lumière qui, au soleil couchant, rend la capitale française magique ; c'est, ensuite, la fascination exercée par les vêtements ou, plutôt, par la mode et la coquetterie<sup>49</sup> ; c'est, enfin, la gastronomie exquise de renommée internationale<sup>50</sup> que la panoplie de produits hors saison traduit d'une façon significative : « He comido en todos los restaurantes, desde los que dan la sopa económica por diez céntimos hasta el café Riche y el Inglés, [...] He comprado fresas en Enero, melones en Junio, [...] He visitado el *ventre de París*, según le llama Zola, [...] » (2006 : 140).

Malgré sa francophilie évidente, l'écrivaine n'hésite pas à dénoncer la copie ou l'imitation sempiternelle du modèle français, prônant le retour de chaque pays à tout ce qui est traditionnel et typique : « [...] los pueblos que propenden a aceptar la civilización definida y cerrada como un dogma [...] son los que a la letra *copian* el modelo francés [...] sin ver que para adelantar bastaría ir reformando [...] lo tradicional de cada país. » (2006 : 142).

Or, à mi-chemin entre le roman et la littérature de voyage, *Un viaje de novios*, bâti sur un ensemble d'incidents désastreux et de déraisonnements en chaîne, ne ressemble guère au traditionnel périple des 'fiancés', finissant par transmuter le rêve en cauchemar et le mariage en rupture. Dès les premiers moments, le voyage tourne mal : Aurelio Miranda, le mari opportuniste accoutumé à une vie d'ostentation, oublie son porte-monnaie au restaurant, réussit à le reprendre, mais rate le train et se fait une entorse ; entre-temps, sa femme Lucía, qui s'était endormie dans un compartiment du train, fait le parcours en compagnie d'Ignacio Artegui, dont elle tombe inconsciemment amoureuse ; à Vichy, elle

---

<sup>47</sup> « Hora es ya de contar las tribulaciones y molestias de los trenes de lujo, que llevan amplios salones, elegante mobiliario, [...] Sólo reparé con disgusto que el Sud no lleva reservado de señoras. Preguntando en la estación de San Sebastián por qué este tren de lujo no cumple lo dispuesto en el reglamento, me contestaron que el Sud es en cierto modo un tren extranjero que cruza por España ; respuesta que me indujo a sospechar si ya nos habrán invadido los ingleses o alguna otra nación fuerte y comilona. Extranjero un tren mientras hace retemblar nuestro suelo ? » (2006 : 449-450).

<sup>48</sup> « Siempre he tenido a París en concepto de la ciudad más pulcra del orbe, sin exceptuar a Florencia ; [...] » (2006 : 176).

<sup>49</sup> « Las mujeres acuden a la ropa como moscas a la miel, extasiadas ante los escaparates seductores de los modistos célebres. » (2006 : 487).

<sup>50</sup> Nous ne résistons pas, dans cette conjoncture, à la tentation de transcrire un épisode qui s'est passé chez un ami de la romancière. D'une part, la servante a voulu lui servir un plat espagnol : « Estos diablos de *pois chiches* pensé que nunca los vería cocidos. [...] No comprendo qué gusto le sacan los españoles *à ce vilain légume*. ». D'autre part, Emilia Pardo Bazán avait envie de manger un repas typiquement français : « Por qué no me ha puesto usted *bouillabaise*, esa célebre *bouillabaise* que aquí debe de guisarse [...] ? Yo tengo el paladar cosmopolita y curioso. » (*idem* : 170).

devient, par force, infirmière de Miranda, qui récupère de la luxation et a des problèmes au foie, ainsi que de Pilar (qui décédera par la suite), sœur de Perico, les deux partageant le chalet des nouveaux mariés ; la rencontre à Paris, quelque temps après, avec le señor d'Artegui non seulement rallume le sentiment amoureux freiné par les deux compagnons de voyage que le hasard a réunis, mais déclenche aussi la crise de jalousie de Miranda et le retour solitaire de Lucía, enceinte, à Léon :

Sospecho que con el triste ejemplo de Lucía, tradicionalmente conservado y repetido a las niñas casaderas, en lo que resta de siglo no habrá desposados leoneses que osen apartarse de su hogar un negro de uña, al menos en los diez primeros años de matrimonio. (2003 : 276).

Experte en peinture de personnages ronds, Emilia Pardo Bazán traduit, d'une façon magistrale, l'évolution des deux protagonistes à l'étranger, à l'ombre de Schopenhauer : Lucía, fantaisiste au début, connaît, peu à peu, le romantisme de la désillusion, le mûrissement psychologique, l'introspection exacerbée et la souffrance ou la douleur, essentielles et inséparables de la vie. Quant à Artegui, il s'apparente au héros décadentiste, par la dissolution du « moi », le renoncement, quasi bouddhiste, à l'action, le manque d'un idéal de vie et le culte de l'ataraxie. Au milieu de cette trame dont la protagoniste est une femme malheureuse, autour de laquelle gravitent un mari dépravé, un ami – du couple – vaniteux, la sœur moribonde de ce dernier et un amant platonique, l'image de l'étranger s'impose par la voie de longs segments descriptifs, caractéristiques de la technique réaliste et naturaliste. En fait, la description détaillée de la nature, du fleuve, du pont, des fleurs, des plantes et des arbres du parc de Vichy rappellent plutôt *du* Balzac que *du* Flaubert. Néanmoins, ce qui semble plus intéressant, outre la description de ce lieu de villégiature rendu mythique par Napoléon III, est, sans aucun doute, le menu détail, la particularité significative, l'idiosyncrasie incontournable ou, autrement dit, la spécificité culturelle. En premier lieu, il faut rehausser les différences, musicalement signalées au niveau phonétique, entre la langue espagnole et la langue française : « Artegui y Lucía eligieron una mesa chica para dos cubiertos [...] por no lanzar el sonido duro y corto de las sílabas españolas entre la sinfonía confusa y ligada de inflexiones francesas que se elevaba de la conversación [...] » (2003 : 124)

En deuxième lieu, on ne peut rester indifférent au portrait contrastif du salon cosmopolite des « Damas del Casino », où trônent les femmes anglaises, françaises et espagnoles<sup>51</sup>. En troisième lieu, l'analyse comparative entre les mœurs françaises et

---

<sup>51</sup> «Mientras alguna rubia inglesa ejecutaba en el piano trozos de música clásica, y las francesas asían de los cabellos la ocasión de lucir primorosas labores de cañamazo, dando en ellas tres puntos por hora, las españolas, más francas, aceptaban la holgazanería completa, dedicándose a hablar y manejar el abanico. [...] El grupo de españolas, capitaneado por Lola Amézaga, [...] tenía cierta independencia e intimidad, bien distinta de la reserva

espagnoles (par rapport aux chalets et aux veillées funèbres) se révèle digne de tout l'intérêt<sup>52</sup>. En quatrième lieu, Paris, « ciudad mágica » (2003 : 242), fait les délices de l'époux de Lucía, soit du point de vue de la gastronomie, soit en ce qui concerne le divertissement<sup>53</sup>.

N'ayant pas le temps d'embarquer avec Virginia Woolf à bord de l' « Euphrosyne » et d'y rencontrer Mr. et Mrs. Dalloway (*The Voyage out*) ou, alors, de visiter la Roumanie, en 1937, avec Sir Sacheverell Sitwell<sup>54</sup>, la cinquième et dernière étape de notre texte-voyageur sera la conclusion.

## Conclusion

1. Le thème de l'étranger apparaît intimement lié à celui du voyage et au statut du voyageur. Or, afin d'être un vrai voyageur, un voyageur par excellence, il faut remplir certaines conditions, la première étant, selon Herman Melville, la jeunesse, qui va de pair avec l'insouciance, le talent et l'imagination, comme c'est le cas de Charles Darwin ; quant à la deuxième, elle s'identifie avec le caractère contradictoire du voyage, qui ne peut aspirer au plaisir pur, mais doit connaître, aussi, la souffrance ; la troisième, enfin, concerne la perte des préjugés et débouche, de la sorte, sur la renaissance de l'homme. D'où les affinités entre le voyage et le « Bildungsroman », comme il est évident dans le roman d'Emilia Pardo Bazán, qui a un concept de voyage très avancé pour son époque :

---

secatona de las inglesas ; y aun entre ambos lados se advertía disimulada hostilidad y recíproco desdén. » (2003 : 196-197).

<sup>52</sup> «En Vichy los *chalets* se construyen con el exclusivo objeto de alquilarlos amueblados a los extranjeros.» (2003 : 173); «Pilar, vestida de hábito del Carmen, fue extendida en la caja sobre su mismo lecho ; encendieron luces, y dejáronla a la española, en la cámara mortuoria, no acatando la costumbre francesa de convertir en capilla ardiente el portal, exponiendo allí el cadáver para que todo el que pase lo rocíe con una rama de boj que flota en una caldereta de agua bendita. » (2003 : 254)

<sup>53</sup> «Aprendió el esposo de Lucía los refinamientos de la cocina francesa en los mejores *restaurantes* (ensordezca todo hablista), y con la golosina experta de su edad madura, llegó a tomarse gran interés en que la salsa holandesa fuese mejor aquí que dos puertas más abajo, [...] Amén de estos goces culinarios, aficionóse a los teatrillos del género chocarrero que tanto abundan en París : divirtiéndole las canciones picarescas, las muecas de payaso, la música retozona y los trajes ligeros y casi paradisiacos de aquellas bienaventuradas ninfas [...] » (2003 : 242).

<sup>54</sup> Soulignons son 'image' de Bucarest – « Prima impresie pe care ți-o lasă Bucureștiul vine de la imensa suprafață pe care se întinde. Aceasta deoarece vezi atâtea case care au propriile gradini. Din această cauză, Calea Victoriei, strada principală a Capitalei, este lungă cât Oxford Street și Regent Street puse cap la cap. Poți să cinezi la un restaurant chiar peste drum, ori, dimpotrivă, ești nevoit să traversezi tot orașul ca să mănânci. Cu taxiul, poate să-ți ia tot atâta timp cât ai nevoie să traversezi Gran Canale cu gondola. Prin urmare, Bucureștiul e un oraș mereu extins și dilatat. La fel e și timpul în viziunea locuitorilor săi, numai că nu apuci să crezi așa ceva, într-atât de repede trece. » (95) – et de Iasi – « De-a lungul secolului al XVIII-lea, Iașiul a fost capitala prinților fanarioți trimiși să domnească în Moldova. În cele două principate, Iașiul era orașul cel mai important. Prin comparație, Bucureștiul era mult mai mic. Fie că erau din Moldova sau Valahia, trebuie să ne gândim că boierii trăiau, împreună cu nenumărații lor slujitori, în ceea ce am putea numi locuințe temporare. Cu foarte puține excepții, nu poți întâlni nimic comparabil cu mărețele clădiri aflate în vestul Europei, în orașe sau la țară. O casă era ridicată ca să reziste câțiva ani și era refăcută de fiecare generație. Averile lor constau, așa cum am spus, din covoare, veșminte rafinate și bijuterii. La sfârșitul secolului al XVIII-lea au fost construite în Moldova câteva conace, ca Bozienii, sau Stâncă, în stilul numit Adam, la modă în vremea țarului Pavel I, după modelul caselor coloniale din America. »



Aquí [en España] miramos el viaje desde dos puntos de vista solamente : el que podemos llamar *penal* o *de fatalidad* (viajes indispensables y aborrecibles, [...]) y el punto de vista *fashionable* o elegante : me voy porque se van las de X., las de Z. y las de R.P.L., y porque en Madrid no quedan ya más que los conductores del tranvía. El tercer punto de vista, el del viaje *por el viaje*, tan admitido y difundido en otras naciones, [...] nos es desconocido. Viajar por vocación se considera aquí indicio de extravagancia ; [...] (2006 : 320-321).

2. Toujours dans ce contexte, on aurait dû établir les différences soit entre « voyage scientifique » et voyage littéraire »<sup>55</sup>, soit entre le voyageur et le touriste (terme qui est popularisé en France en 1838, date de la publication de *Mémoires d'un touriste* de Stendhal<sup>56</sup>), et présenter une brève typologie par rapport au dernier concept. En effet, si les touristes d'élite peuvent depuis toujours payer pour préserver leur vie privée, les anti-touristes veulent faire l'expérience d'explorer l'inconnu et d'éviter les sites les plus fréquemment visités par les touristes. Une troisième catégorie est celle des post-touristes<sup>57</sup> – susceptibles d'être définis comme des « reformed anti-tourists who have resigned their project and decided to join in with those other tourists, but always with an ironic distance » (1999 : 264) – qui suivent les touristes d'un regard distant et ironique. En feuilletant les œuvres analysées, on peut constater que les passagers du « Quaker City » ne sont que des touristes d'élite...
3. L'image de l'étranger est non seulement associée à l'exotisme, mais aussi à l'écriture de l'altérité qui, selon Jean-Marc Moura, « vise à restituer l'altérité au sens propre de ce terme [...] [et] cherche à objectiver cette altérité, à apporter malgré tout un savoir sur elle » (1992 : 137), tentant de se faire ethnographie. Cette tendance est évidente dans les trois œuvres étudiées : Charles Darwin, Mark Twain et Emilia Pardo Bazán se penchent sur le paysage de l'autre, mais aussi sur ses mœurs. En outre, l'étranger s'inscrit toujours entre les deux : entre l'identité et l'altérité, entre le voyage et le récit, entre l'*iter legere* (l'itinéraire) et l'*inter legere* (l'intelligibilité).
4. L'étranger n'a pas un seul visage, mais, plutôt, une série de masques, puisqu'il est façonné par le regard du voyageur. Cela étant, dans *Voyage of the Beagle* nous

---

<sup>55</sup> On peut constater, au long du XIX<sup>e</sup> siècle, l'émergence d'un mode plus littéraire de l'écriture du voyage, attesté non seulement par *Mémoires d'un touriste* (1838) de Stendhal, mais aussi par *American Notes* (1842) de Charles Dickens et *The Innocents Abroad* (1869) de Mark Twain : « Many of these literary travelogues were intended to be read as much for the quality of the writing they contained, and for the insights they offered into the idiosyncratic personalities of their authors, as for the useful information they contained about the places being described. » (Thompson, 2011 : 55).

<sup>56</sup> Le protagoniste-touriste de Stendhal, commerçant de fer, se déplace pour des raisons professionnelles : « Je couche à Cosne, [...] j'étais obligé de voir des fabriques d'ancres en fer forgé [...] j'ai des affaires importantes à traiter ici et dans les forges des environs. [...] mon père voulut me marier à la fille d'un riche marchand de fer, qui m'associa à son commerce. [...] En ma qualité de commis-marchand, je courais chaque année la France, l'Allemagne ou l'Italie; [...] » (Stendhal, 2000 : 9, 14, 49-50).

<sup>57</sup> Voir, à ce propos, ce que Patrick Holland et Graham Huggan écrivent : « Various mechanisms continue to enforce a distinction between actual, degraded, 'post-touristic' travel and 'purer' forms of travel, not of course as a means of actively discouraging travel, but rather of replenishing it by appealing to untainted motivations and higher ideals. » (2000 : 208).

détections le regard scientifique et philosophique de Darwin<sup>58</sup>, tandis que dans *The Innocents Abroad* il n'est pas difficile de repérer le regard journalistique de Mark Twain. En outre, ce qui sépare le journal darwinien du reportage de Twain n'est que l'interruption du récit de Darwin par des recoupements réflexifs, par de brèves synthèses et par la construction de modèles interprétatifs. Par rapport au roman d'Emilia Pardo Bazán, l'étranger surgit à la fois en tant que fruit et reflet d'une expérience autobiographique...

5. Finalement, l'étranger implique la maîtrise ou la méconnaissance d'une langue. Herman Melville est arrivé au point d'affirmer que « Es importante tener alguna facilidad para los idiomas para sacar provecho del viaje, y hablar al menos un francés fluido. » (2011 : 17). N'oublions pas que Melville est décédé en 1891... Cette insuffisance langagière engendre des obstacles linguistiques qui génèrent, souvent, des situations caricaturales, comme celles que nous avons passées en revue dans le reportage de Mark Twain. À son tour, dans le récit intitulé *À l'étranger*, de Nicole Malinconi, concernant un séjour en Italie, en Toscane, d'une mère et d'une fille belges qui vont à la rencontre respectivement du mari et du père italien, la langue étrangère et le statut de l'étranger sont définis d'une façon magistrale.

La langue étrangère vous ignore. Elle circule autour de vous à toute vitesse, elle va sans vous, elle n'est qu'un bruit étranger vous cognant aux oreilles, présent partout, comme sans issue ; impossible d'en rencontrer un autre, un qui vous serait familier, qui ne serait plus un bruit, justement ; non. La langue étrangère règne en maître, elle fait la vie de la ville étrangère, partout, dès que l'on sort, dès que l'on quitte la protection de la chambre et que l'on se risque dans la rue, dans les lieux publics, dès qu'on entre à l'école. À cause de la langue que vous ne parlez pas, c'est vous qui devenez étranger ; vous êtes quelqu'un qui ne comprend pas ce qu'on dit. Vous restez muet avec votre langue première devenue inutile, juste bonne à se parler à soi-même et à se réfugier dans ses pensées secrètes. Le français ne servait plus désormais que pour nous entre nous, pour notre parler familial ; c'était notre langue de famille étrangère, à ma mère et à moi, [...] La musique de la langue, c'était le guide. Car, au fond, apprendre les mots ne suffisait pas ; les mots restent hors de vous comme un bien acquis, comme un bagage de connaissances, mais ils n'atteignent pas votre voix ni vos rêves et vous continuez à regarder ceux de cette langue-là à qui vous parlez, leur visage, comme des étrangers avec des visages d'étrangers. [...] (2003 : 13-14-33).

6. Cependant, l'image même, puisqu'idéale, de l'étranger ne serait-elle pas celle qui efface son étrangeté, incitant son assimilation et anéantissant d'un seul coup le

---

<sup>58</sup> Nonobstant, n'oublions pas le « côté » *storytelling* du *Journal* de Darwin : « Despite the considerable attention paid to descriptions of the natural world, this account of Darwin's famous voyage as the *Beagle's* official naturalist is even insistent in its purpose of storytelling » (Korte, 2003 : 9).

dépassement ? Et le vrai voyage ne s'identifierait-il pas au voyage rectiligne, voire au voyage initiatique, à l'image de celui que fait Enrique Vila-Matas dans *Dublinesca* ?

7. Et que dire, finalement, du voyage sans retour du « Titanic » et du « Lusitania », qui firent naufrage en 1912<sup>59</sup> et 1915, respectivement, effaçant, d'une façon inexorable, toute image de l'étranger rêvé, trouvé et perdu à jamais ?

## Bibliographie

- BAUDELAIRE, Charles (1979). *Œuvres Complètes*. Paris : Éd. du Seuil, coll. « l'Intégrale ».
- BAZÁN, Emilia Pardo (1989). *La cuestión palpitante*. Barcelona : Editorial Anthropos, Universidad de Santiago de Compostela, coll. « Literatura ».
- BAZÁN, Emilia Pardo (2003). *Un viaje de novios*. Introducción y notas : Marisa Sotelo Vázquez. Madrid : Alianza Editorial.
- BAZÁN, Emilia Pardo (2006). *Viajes por España*. Madrid : Editorial Bercimuel, S.L.
- BAZÁN, Emilia Pardo (2006). *Viajes por Europa*. Madrid : Editorial Bercimuel, S.L.
- BERNAL, Concepción Palacios (1996). « Stendhal y *Promenades dans Rome* : una nueva dimensión del viaje en la Literatura Francesa del siglo XIX ». In : FERNÁNDEZ, F. Carmona y PÉREZ, A. Martínez (eds.). *Libros de Viaje*. Murcia : Universidad de Murcia, pp. 257-267.
- CADALSO, José (1996). *Cartas marruecas*. Con cuadros cronológicos, introducción, bibliografía, notas y llamadas de atención, documentos y orientaciones para el estudio a cargo de Manuel Camarero. Madrid : Editorial Castalia, coll. "castalia didáctica".
- CRISTÓVÃO, Fernando (2003). « Apresentação ». In : Fernando Cristóvão (coord.). *O Olhar do viajante. Dos navegadores aos exploradores*. Coimbra : Almedina e Centro de Literaturas de Expressão Portuguesa da Universidade de Lisboa, pp. 7-8.
- CRISTÓVÃO, Fernando (2009). « Literatura de Viagens : da Tradicional à Nova e à Novíssima ». In : Fernando Cristóvão (dir. e coord.). *Literatura de Viagens. Da Tradicional à Nova e Novíssima. Marcas e Temas*. Coimbra : Almedina, pp. 9-18.
- DARWIN, Charles (2002). *Voyage of the Beagle*. Mineola, New York : Dover Publications, INC. [Originally published : New York : P. F. Collier & Son, 1909 in series, The Harvard Classics.]
- DEBROUX, Thierry (1999). *La poupée Titanic*. Morlanwelz : Lansman Éditeur-Diffuseur.
- DEFAYS, Jean-Marc (1996). *Le comique*. Paris : Seuil.

---

<sup>59</sup> Voir, à ce propos, la magnifique pièce de théâtre de Thierry Debroux, couronné par de nombreux prix, intitulée *La poupée Titanic*. Maggy, survivante du Titanic, ce géant d'acier, mais atteinte par une crise d'amnésie, réussit peu à peu à se rappeler les événements de la terrible nuit qui a marqué la fin d'une époque et la fin du Vieux Monde...

- EDWARDS, Jane (1999). *Travel Writing in Fiction and Fact*. Portland, Oregon : Blue Heron Publishing, Inc.
- FLAUBERT, Gustave (1989). *Voyage en Bretagne. Par les champs et par les grèves*. Précédé de *En Bretagne* de Maxime du Camp. Présentation par Maurice Nadeau. Bruxelles: Éditions Complexe, coll. « Le Regard Littéraire ».
- FOUGERE, Éric (1998). « Regard insulaire et théorie du monde. Sur Charles Darwin, *Voyage d'un naturaliste...* (1839) ». In : Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues, Sarga Moussa. *Miroirs de Textes. Récits de voyage et intertextualité*. Nice : Publications de La Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines, Nouvelle Série, n° 49, pp. 341-356.
- GIDE, André (1979). *Si le grain ne meurt*. Paris : Gallimard, coll. « folio ».
- GONCOURT, Edmond et Jules de (1989). *Journal. Mémoires de la vie littéraire. III – 1887-1896*. Paris : Robert Laffont, coll. « Bouquins ».
- GOULEMOT, Jean Marie (2004). « Sur les traces des écrivains voyageurs ». In : *magazine littéraire*, n° 432, pp. 22-25.
- HERODOTE (1966). *Introduction*. Notice Préliminaire par Ph. - E. Legrand. Paris : Les Belles Lettres, Collection des Universités de France.
- HOLLAND, Patrick et HUGGAN, Graham (2000). *Tourists with Typewriter. Critical Reflections on Contemporary Travel Writing*. Michigan : The University of Michigan Press.
- KORTE, Barbara (2003). *English Travel Writing. From Pilgrimages to Postcolonial Explorations*. Translated by Catherine Matthias. New York : Palgrave.
- LÖFGREN, Orvar (1999). *On Holiday. A History of Vacationing*. Berkeley : University of California Press.
- MACHADO, Álvaro Manuel et PAGEAUX, Daniel-Henri (2001). *Da literatura comparada à teoria da literatura*. Lisboa : Editorial Presença, coll. « Fundamentos », 2<sup>a</sup> edição revista e aumentada, ch. 3 – « Da imagem ao imaginário ».
- MACHADO, Álvaro Manuel (2003). *Do Ocidente ao Oriente. Mitos, imagens e modelos*. Lisboa : Editorial Presença.
- MAGRIS, Claudio (2008). *El infinito viajar*. Barcelona : Editorial Anagrama. Traducción de Pilar García Colmenarejo [*L'infinito viaggiare*. Milano, Arnoldo Mondadori Editore, 2005].
- MAISTRE, Xavier de [1794] (s/d). *Voyage autour de ma chambre*. Paris : Arthème Fayard & Cie Éditeurs, coll. « Les Meilleurs Livres », n° 302.
- MALINCONI, Nicole (2003). *À l'étranger*. Belgique : le grand miroir, la littérature.
- MATOS, Mário Manuel Lima (2013). « *Perpetuum Mobile*. Algumas considerações sobre narrativas de viagens ». In: Maria Cristina Daniel Álvares, Ana Lúcia Amaral Curado, Sérgio Paulo Guimarães de Sousa. *O Imaginário das Viagens. Literatura. Cinema, Banda Desenhada*. Braga : Universidade do Minho, Centro de Estudos Humanísticos, Húmus, coll. « Hespérides », pp. 17-34.

- MAUPASSANT, Guy (1986). *Le Horla*. Paris : Gallimard, coll. « folio ».
- MELVILLE, Herman (2011). *Viajar*. Madrid : Gadir, coll. « Pequeña Biblioteca Gadir – Ítacas». Traducción de Elisabeth Falomir Archambault.
- MONTESQUIEU [Charles-Louis de La Brède] (1964). *Lettres Persanes*. Chronologie et préface par Jacques Roger. Paris : Garnier-Flammarion.
- MOURA, Jean-Marc (1992). *Lire l'Exotisme*. Paris : Dunod.
- MOURA, Jean-Marc (2005), « Imagologie littéraire et mythe ». In : *Questions de Mythocritique*. Sous la direction de Danièle Chauvin, André Siganos et Philippe Walter. Paris : Éditions Imago, pp. 205-215.
- MUNSTERS, Will (1991). *La poétique du pittoresque en France de 1700 à 1830*. Genève : Droz.
- PAGEAUX, Daniel-Henri (1995). « Recherche sur l'imagologie : de l'Histoire culturelle à la Poétique ». In : *Revista de Filología Francesa*, Univ. Complutense de Madrid, pp. 135-160.
- PAGEAUX, Daniel-Henri (2006). *Rencontres. Échanges. Passages. Essais et Études de Littérature Générale et Comparée*. Paris : L'Harmattan.
- PESSOA, Fernando (1972). *Obra Poética*. Rio de Janeiro: GB, Companhia José Aguilar Editora.
- PINHEIRO, Júlio (2009). « O lugar doméstico como termo de comparação para outros lugares encontrados ou descobertos nas viagens ». In : Fernando Cristóvão (dir. e coord.). *Literatura de Viagens. Da Tradicional à Nova e Novíssima. Marcas e Temas*. Coimbra : Almedina, pp. 259-289.
- RUEDA, Sofia M. Carrizo (1996). « Morfología y variantes del Relato de Viajes ». In : F. Carmona Fernández, A. Martínez Pérez (Eds.). *Libros de Viaje*. Murcia : Universidad de Murcia, pp. 119-126.
- SÁ, Jorge de (2008). *A Crônica*. São Paulo : Editora Ática, Série « Princípios ».
- SITWELL, Sacheverell [Sir] (2001). *Calatorie în România*. Bucuresti : Humanitas, Vintage, coll. « Memorii Jurnale ».
- STENDHAL [Henri-Marie Beyle] (2000). *Voyages en France*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- THOMPSON, Carl (2011). *Travel Writing*. London and New York : Routledge, Taylor & Francis Group, coll. « The new critical idiom ».
- TWAIN, Mark [Samuel Langhorne Clemens] (2003). *The Innocents Abroad or The New Pilgrims' progress; Being some account of the steam ship Quaker City's Pleasure Excursion to Europe and the Holy Land; with descriptions of countries, nations, incidents and adventures, as they appeared to the Author. Introduction by Jane Jacobs. Notes by Kerry Driscoll*. New York : The Modern Library.

WANNER, Dieter (1999). « Excursión en torno al viaje ». In : Salvador García Castañeda (coord.). *Literatura de Viajes, El Viejo Mundo y el Nuevo*. The Ohio State University : Editorial Castalia, pp. 15-20.